

comprenoit toutes; mais il falloit y joindre les Aragonnois, comme on le verra dans le premier couplet de la pièce que je rapporterai au sujet de l'oc et du oui, qui faisoit le caractère distinctif des deux langues. La François, continue notre poète Provençal, étoit le partage des peuples soumis à la domination des deux Rois (le roi de France et le roi d'Angleterre), c'est-à-dire des habitans de la France proprement dite et du Poitou.

*Monge, causetz segon vostra siensa,
Qual valon mais Catalan, o Francès,
E met sai Guascuenha e Proensa,
E Lemozi, Alvernh e Vianes,
E de lai met la terra dels dos Reis.
E quan sabetz dels totz lur captenensa,
Vueil que m digatz en cal plus fis pretz es.*

« Moines, dites-moi lesquels valent mieux, à
« votre avis, des Catalans ou des François; je place
« en deçà (1) la Gascogne, la Provence, le Limousin,
« l'Auvergne et le Viennois; et par delà je mets la
« terre des deux Rois: comme vous connoissez
« parfaitement les mœurs de ces Nations, je veux
« que vous me disiez dans lesquelles il y a plus de
« véritable mérite (2). »

La langue Catalane est la même que d'autres ont

désignée par la langue d'oc, et la François celle qu'on a appelée langue d'oïl ou de oui. Elles furent distinguées ainsi entre elles par le caractère de l'une, qui employoit le mot d'oc pour la particule affirmative, d'où nous avons fait celui d'octroyer, comme de tu, tutoyer, tandis que l'autre l'exprimoit par oui, comme nous faisons encore; le premier dérivé peut-être de hoc est, et le second peut-être formé de ou il, je l'oi, je l'entends, cela est entendu, pour marquer son acquiescement: c'est ainsi qu'on a dit de la Provence, ou de la Gascogne, le pays Dadiousias, expression familière des peuples qui l'habitent.

Voici la pièce que nous donne le caractère distinctif du Catalan et du François, désigné par langue d'oc et langue d'oïl; il suffit d'en rapporter la traduction.

« Notre Roi, qui est d'honneur sans pair, veut
« déployer son gonfanon; nous verrons par terre
« et par mer ses fleurs (de lys) aller, et bien me
« plait que désormais sauront les Aragonnois ce
« que sont les François. Les Catalans, étroitement
« vêtus avec leur ceinture de corde, verront les
« fleurs, fleurs d'honorable semence, et entendront
« dire en Aragon oïl, nennil, au lieu d'oc et
« de no (3). »

(1) Il paroît que l'auteur est du nombre de ceux qu'il appelle Catalans.

(2) On ne sera pas fâché de voir les portraits que les étrangers faisoient alors des François, et plus particulièrement des grands Seigneurs.

Cette pièce est une tenson, un *partiment* ou *jeu-parti* entre Albert, qui, comme en étant l'auteur, parle le premier à celui contre qui il dispute, et qu'il ne fait connoître que par son état de Moine.

Les François et les Poitevins y sont représentés par le Moine comme étant magnifiques dans leurs dons et dans leurs tables, ainsi que par la richesse de leurs habits, (harnois ou équipages de guerre) hardis et prompts à frapper de grands coups, enfin capables de faire bien-tôt d'un homme pauvre un homme riche, s'il a le talent de leur plaire; mais ils sont accusés, par Albert leur ennemi, comme ne valant rien à jeun, et ne sachant pas même assaisonner leurs festins de plaisanteries et de propos joyeux, ni faire part aux autres de leur bonne chère.

Les Catalans, suivant Albert leur champion, sont francs et de meilleure société, d'un accès prévenant, et d'un visage gai à jeun comme après dîner: c'est à eux qu'appartient la gloire d'avoir été les premiers inventeurs de l'art de trouver; et ils ont la supériorité sur toutes les autres Nations, en ce qu'ils savent plaire, bien dire et bien faire.

Il faut convenir de leur extrême gaieté, répond le Moine; tout nuds qu'ils sont, chantés et ils chanteront, mais vous mourriés de faim avec eux, si avec eux (ou comme eux) vous ne détroussiés les passans et les pèlerins; c'est le seul métier qu'ils laissent pour héritage à leur famille: aussi de simples archers (sergens) les arrêtent sur les chemins; car j'en connois cinq cens Chevaliers, ajoute le Moine, dont je ne vis jamais un seul monter à cheval.

Albert, continuant de marquer son aversion invincible pour les François, finit par dire que le bien ne consiste pas dans l'opulence, et que si les François l'emportoient sur les Catalans, il faudroit, à ce compte, donner sur Roland la préférence aux Lombards, qui pour un présent (ou prest) qu'ils vous font, vous reprennent le triple, et qui pour fournir à la dépense de leurs dons et de leurs banquets, volent les églises et les pèlerins.

(3) Il y a grande apparence que ces deux dénominations avoient été en usage avant une ordonnance de Philippe le Bel, de 1304 ou 1305. On y voit, comme dans une autre de Charles VI de 1394, les Etats de la couronne de France divisés en langue d'oc et en langue d'oïl. Le mot de langue y est employé, selon notre ancien langage, pour Nation, Province. Dans l'ordre de Malte on s'en sert de même encore aujourd'hui. Guillaume de Nangis, dans sa chronique François manuscrite, désigne les environs de Paris par la langue d'oïl; c'est à l'année 1343, où il est parlé d'une épidémie qui commençoit à désoler ce pays vers la fin du mois d'août. Dans la *Salade* d'Antoine de la Salle, environ 1440, il est dit d'un Chevalier inconnu, qu'il devoit être de Languedoc: car lui et le plus de ses gens disoient oc, la langue que l'on parle quant on va à Saint-Jacques.

Il semble que ces dénominations n'ont pas toujours été attribuées à chacune des provinces comprises cependant sous le nom générique; celle qu'on appeloit d'abord la langue goth, seule a conservé le nom de Languedoc, *Occitania*; *tania*, pays d'oc: on disoit généralité de Languedoc, et de la partie la plus voisine, généralité de Guienne.

Il en est de même pour les provinces d'oïl. Froissart (l. III) dit que le duc de B. eut le gouvernement de la langue d'oïl et de la Picardie; et la généralité de cette province, aussi-bien que celles de Normandie et de Champagne, dans les recettes de l'épargne, sous Charles VIII et Louis XII, sont distinguées de celle de la langue d'oïl. Nous avons vu cette langue spécifiée dans le passage de Guillaume de Nangis.

Toutes ces distinctions, générales et particulières, ont cessé dès François I^{er}; il n'est plus parlé dans les recettes de langue d'oïl, ni de langue d'oc.

On donna encore le nom générique de Catalane à la langue d'oc, qui se parloit au-delà de la Loire, peut-être à cause de la Catalogne, le terme le plus éloigné de tous les pays où cette langue étoit en usage; et si cette conjecture n'est point dénuée de fondement, il est assez probable que par la même raison la langue d'oïl, la langue qui se parloit en deçà de la Loire, aura été appelée la langue Picarde. La Picardie étoit la province septentrionale la plus éloignée de la Loire, comme la Catalogne étoit au midi à la plus longue distance de cette rivière.